دراسات فنية
مخبر الفنون والدراسات الثقافية
جامعة أبو بكر بلقايد تلمسان
Algerian Scientific Journal Platform

Volume: 12 **N°: 01 (2025),** **p 313/325**

Mohamed Ben Msayeb, un poète profondément national. La singularité d'une verve poétique, d'un discours empreint de pensées et de manières *de vivre*.

Mohamed Ben Msayeb, a Profoundly National Poet. The Uniqueness of a Poetic Eloquence, a Discourse Imbued with Thoughts and Ways of Life."

EL HASSAR Abdelkader Salim, BENMANSOUR Smain

Ecole supérieure de Management Tlemcen, couleursandalouses@hotmail.com
Université Aboubekr BELKAID Tlemcen, smainbenmansour@yahoo.fr

Recue: 12/02/2025 Accepter: 02/03/2025

Résumé: (pas plus de 10 lignes)

L'article met en lumière la vie et l'œuvre de Mohamed Ben Msayeb, poète et musicien majeur du XVIIe siècle, figure emblématique du genre poético-musical Haouzi en Algérie. Né à Tlemcen, il évolue dans un milieu artisanal tout en développant un lyrisme raffiné, mêlant traditions andalouses et culture populaire maghrébine. Ses poèmes, oscillant entre passion amoureuse, engagement politique et mysticisme, traduisent les bouleversements sociaux et culturels de son époque. Il critique la domination ottomane et exprime une nostalgie pour la grandeur passée de Tlemcen. Son œuvre, riche et influente, a marqué durablement la littérature et la musique populaire maghrébines.

informations sur l'article

Reçu 12/02/2025
Acceptation 02/03/2025

Mots clés:
- ✓ *Mohamed Ben Msayeb*
- ✓ *Poète et musicien*
- ✓ *Culture maghrébine*
- ✓ *Haouzi*
- ✓ *Tlemcen*

Abstract :(not more than 10 Lines)

The article highlights the life and work of Mohamed Ben Msayeb, a major 17th-century poet and musician, an emblematic figure of the Haouzi poetic-musical genre in Algeria. Born in Tlemcen, he grew up in an artisanal environment while developing a refined lyricism that blended Andalusian traditions with Maghrebian popular culture. His poems, oscillating between passionate love, political engagement, and mysticism, reflect the social and

Article info

Received ……/……/2020
Accepted ……/……/2020

Keywords:
- ✓ *Mohamed Ben*

cultural upheavals of his time. He criticized Ottoman rule and expressed nostalgia for Tlemcen's past grandeur. His rich and influential work has left a lasting impact on Maghrebian literature and popular music.

Msayeb
- ✓ *Poet and musician*
- ✓ *Maghrebian culture*
- ✓ *Haouzi*
- ✓ *tlemcen*

1. INTRODUCTION

L'histoire de la musique populaire dite ''*Haouzi*'' est riche même si elle tend, le plus souvent, à accorder une préséance aux seuls ténors que sont : Saïd al-Mandassi, Ahmed Bentriki, Mohamed Ben Msayeb et Boumédiène Bensahla parmi les plus connus et dont les pièces poético-musicales ont le plus de ferveur. Ils ne faisaient pas de la poésie leur gagne-pain car ils étaient pour la plupart artisans de métier à l'opposé des ''*Gouals*'', crieurs et poètes, des ''*Guechabs*''[1] qui vivaient de leurs vers triviaux faisant payer chèrement une impolitesse, une personne se hasardant à froisser les gens, pastichant d'une manière parodique des personnes. Certes, cette poésie, d'une manière générale, est le reflet de l'état social, politique et culturel à différents âges de la vie de ses bardes et qui nous permet de mettre pied dans le passé.

Ces poètes à l'âme facétieuse avaient sans doute des maîtres sauf que sur ces derniers nous ne possédons pas de traces, en dehors du fait de leur présence déjà signalée par le sociologue maghrébin Abderrahmane Ibn Khaldoun en parlant dans ses prolégomènes de ''*Aroud al-Balad* '' ou la métrique du pays. Il désigne, en fait, l'existence d'une poésie libre, pleine de jolis aphorismes orientée vers le peuple, le ''*Melhoun*'' contrairement au ''*Maouzoun*'' fondé sur l'emploi des mètres, basés sur le nombre de syllabes. Spécimen de poésies composées de chants d'amour, d'élégies, de panégyriques, ce genre est affranchi des canons du littéralisme classique cette poésie mélange temps et lieu, vers et prose et qui a fait date à partir du XVe siècle en Andalousie et au Maghreb. Elle a ainsi marqué une période de toute splendeur. Elle fut prémices à la naissance d'un nouveau monde d'une nouvelle société de l'art et de la culture. Le ''*Aroud al-balad*'' du cru populaire, est symptomatique d'un moment crucial de l'histoire de la langue arabe et son interfécondité régionale à travers le Maghreb.

Dans ce patrimoine d'au moins six siècles de notre histoire nationale, les poètes alchimistes du verbe sont dans une phase constante d'invention et de réinvention de la langue. Leurs œuvres qui tentent de concilier l'esprit et le cœur sont en général en bon équilibre entre le côté sensoriel fascinant de tendresse, d'amour et de piété. Dans le Mercator des poètes-musiciens stars, avec chacun sa personnalité et qui ont incarné l'âge d'or du ''*Melhoun*'' tlemcenien, Mohamed Ben Msayeb est l'exception, racontant ses aventures tumultueuses liées à l'exubérance de sa vie amoureuse donnant une image de ce qu'étaient les mœurs du pays. Il est cité comme parmi la génération des plus vieux poètes maghrébins avec Lakhdar Ben Khlouf, Abdelaziz Maghraoui, Said Al-Mandassi, Ahmed Bentriki, Bénali Ould

[1] ''Guechabs'' thuriféraires de métier chargés d'écrire à la commande des vers et de jeux de mots dans les deux extrémités soit louangeurs de sentiments et de relations soit détracteurs violents et polémiques visant des personnes autour de faits, d'évènements à l'occasion ou de relations hérissées entre deux personnes, deux tribus.

R'zine, etc. Il fait partie de la grande légende de la chanson populaire dite « *Haouzi* » de la seconde génération, après *al-Mandassi* et Bentriki au XVII^{ème} siècle. Il a, dans l'histoire culturelle de notre pays, une importance égale à celle d'El Mandassi dont le génie est aussi remarquable.

Dans cette modeste contribution, nous indiquerons l'évolution du génie poétique de ce chantre de la cité ‘*'El Bahdja''*, la radieuse, dans les groupes d'œuvres les plus importantes, en suivant un ordre déterminé par le genre et la forme des compositions, non par la chronologie de l'ensemble. Notre dessein-ramenant une vue philosophique à un simple exposé d'histoire- est de montrer la continuité du progrès, qui va de l'art du *Zadjal* au genre plus populaire dit *Haouzi* ou encore, des misères banales de la vie personnelle à l'affranchissement de l'esprit, de la gaité aux manifestations les plus heurts de la pensée musicale. Quelle fut la formation de Mohamed Ben Msayeb ? Dans quelle société a-t-il évolué ? Quels sont les contrastes que l'on trouve d'abord entre sa vie et son œuvre, ensuite dans son œuvre elle-même ? Telles sont les questions autour desquelles nous groupons d'abord les faits principaux.

Nous nous sommes intéressés aux auteurs et maîtres producteurs qui ont, au fil des siècles, influencé l'héritage poético-musical « *Haouzi* » avec des apports qui n'ont cessés depuis voire ses spécificités nouvelles de teintes et de proximités régionales qui, dans son cours, l'ont enrichies jusqu'à aujourd'hui de leurs traces lisibles jadis honorés de la considération. Nous pensons, à titre d'hypothèse, que ces corpus poétiques tels existants aujourd'hui sont le produit d'un processus culturel, social et historique et d'un brassage vivant ayant fait l'objet d'une fécondation continue en tant qu'art spécifique avec une fixation de « Maghrébin », par référence au Maghreb, sanctuaire témoin de son âme. Ils constituent ensemble autant de lieux ou périmètres poético-musicaux, fleurons de la poésie populaire. Ils se sont au fil du temps intégrés puisant leurs formes et leur inspiration de cette grande culture musicale dite andalouse et sa spécificité profonde dont la séquence était initialement de vingt-quatre modes ou « Noubas », rapporte l'historien et chroniqueur andalou Ibn Hayyan (Xe s.).

Cet essai tente de porter un regard éclaircissant sur les spécificités historique et esthétique de l'héritage musical ancestral du genre algérien « *Haouzi* » enfin, son évolution au fil des temps. Il est composé de quatre axes consacrés aux articulations thématiques majeures de cette poésie, des terroirs de cette musique, par le biais d'un faiseur de chants Mohamed Ben Msayeb voire aussi des apports et des influences andalouses.

2. *Mohamed Ben Msayeb : produit d'une société, d'une époque.*

C'est à Tlemcen la ville du saint – patron Sidi Abou Madyan Choaïb ce célèbre savant – mystique qu'est né à la fin du XVIIème siècle, le poète le plus populaire connu en Algérie et dans le Maghreb. Ce prosateur très connu à travers le Maghreb avait une forte inclinaison pour les poètes de Mazouna et surtout Sidi Lakhdar Ben Khlouf el Maghraoui. Abouabdellah Mohamed Ben Ahmed Ben Msayeb est né dans le quartier d'*El kalâa,* à l'endroit marqué à ce jour encore par la présence de vieux vestiges ayant appartenu à un palais fortifié. *El kalâa* était autre citadelle royale en dehors de castellan du Méchouar, centre du pouvoir et symbole de la souveraineté des Zianides sur le Maghreb central. Ce détail de sa vie est rapporté dans sa poésie intitulée : ‘'*Tal aadab biya*‘' (*mes souffrances n'ont que trop duré)*. De cet endroit, il gardera le souvenir des vestiges grandioses du palais avec ses pavages ébréchées où l'herbe avait poussé, du bassin et d'autres vieilles

constructions y dépendantes et qui ont depuis, disparu sous les coups des pics, ces dernières années seulement faut d'une protection.

Jeune, il apprit le *Coran* avant de rejoindre l'atelier de tissage. Le milieu des métiers était, à l'époque, porteur de culture et de traditions et organisé par corporations dans les quartiers de la ville. C'était un milieu à la fois des petites gens mais aussi de l'aristocratie qui développait les échanges et favorisait l'enrichissement. Ce milieu était source d'ancrages solides où l'artisan se rapprochait sur poète et de l'artiste, un lieu véritable du savoir – faire et où tout se mêlait sans les discussions. Le poète n'est au fait lui aussi que l'artisan des mots, du dire beau avec des joies de création qui fait recours à son esprit pour fabriquer des images tendres ou suggérer des moments, des fantaisies qui sont des attributions des lettres. En parlant de *Haouzi* comme littérature populaire, le matériau de la langue est généralement fabriqué dans ces milieux des métiers et aussi, des affaires. Originaire d'Andalousie, sa famille a vécu à Fès, puis à Oujda et s'installera définitivement à Tlemcen.

Très jeune, il est tout d'abord élève à l'école coranique à *Bab Zir*, un des plus vieux quartiers de la cité et où la vie ne s'est point retirée à ce jour avec ses ruelles, ses bains quelques-uns toujours en activité. ''*Bab Zir* '' et ses venelles étaient, avec les autres quartiers *: ''Sid el Yeddoun'', ''Béni Djemla'', ''Derb Sensla'', ''Sid el Djebbar'', ''Ras el mesdâa'', ''Ras Sagha'', ''Harat err'ma'', ''Derb Hadjamin'', ''Dar es-sabone'', ''Derb sebaghine '', ''Ryat benfarès''*, etc., le cœur palpitant de la cité. Le prosateur musicien Mohamed Ben M'saïb avait une boutique de tissage au quartier ''*al–Attarine''* dont il fit une donation pieuse (*Habous*) au profit de la mosquée de ''*Lalla Raya*''. Son œuvre de création traduit parfaitement le haut niveau de la formation du poète Ben Msayeb dont les productions poético-musicales ont irradié l'ensemble du Maghreb. A Tlemcen, les médersas ''*El Yacoubiya'', ''Tachfiniya*''[2], cette dernière détruite en 1871 sous des prétextes fallacieux d'urbanisme pendant l'occupation coloniale, n'étaient point que l'ombre d'un passé urbain, économique et intellectuel prestigieux au Moyen âge arabe. La formation de Mohamed Ben Msayeb ne s'arrêtera pas seulement à l'apprentissage incontournable du Livre -Saint, le Coran, mais au-delà, avec l'étude de la jurisprudence musulmane (*Fiqh*), de la grammaire. C'est sur des bases solides que l'avenir poétique de ce chantre, va alors s'affiner. Bien sûr, il y a le côté inné du poète qui va éclore en même temps. Le résultat est, cette floraison remarquable de belles poésies qui vont provoquer l'admiration. IL y a certes, chez Mohamed Ben Msayeb, poète emblématique de la chanson ''*Beldi-Haouzi*'', beaucoup de délicatesse, d'imagination et de culture. On oublie jamais que ce poète était un tisserand un métier qui allait de pair avec la musique. Tisserand habile à entrecroiser les fils, habitués aux tâches sérieuses et obstinées, il devait exceller dans la composition. Artisan et artiste, il était au fait de son art. Il poussait, dans les moindres choses, le soin de l'exécution.

La création artistique était indissociable du contexte de l'époque, politique et économique, mais aussi et tout autant des lieux, des paysages, et du mode de vie. L'on imagine alors le milieu du travail de la laine, dans lequel il baigna, une partie de sa vie. Ce corps de métier est en effet chargé de traditions et de vieilles coutumes à Tlemcen. Dans l'atelier, la qualification est de règle dans la hiérarchie du savoir–faire. Chaque métier était organisé en

---

[2] *La célèbre médersa Tachfiniya a été édifiée par le roi zianide Abou Tachfin au XIVe s. Elle était aux dires des historiens et des mémorialistes, un chef d'œuvre d'architecture arabo-musulmane dans le Maghreb où elle tenait rang, au même titre que la Zitouna de Tunis ou la Karaouine de Fès. Son rayonnement s'étendait au-delà du Maghreb jusqu'en Orient et au bassin méditerranéen. L'occupant colonial a mis plus de dix années pour arriver à bout de sa démolition sous des prétextes d'urbanisme. Ses belles pièces d'architecture (céramiques, panneaux de bois sculptés, pièces de calligraphie arabe…) se trouvent actuellement dans les réserves du musée de Cluny à Paris .Sa destruction est considérée comme une étape qui allait dicter le choix colonial en matière d'enseignement. Elle marquera le début de l'exil de la culture et de l'enseignement traditionnels dans les zaouïas et les écoles libres qui allaient immédiatement voir le jour.*

corporation avec à leurs têtes des prévôts. Ces corporations étaient organisées dans des quartiers historiques des Teinturiers(*Sebbaghine*), des Babouchiers (*Balaghdjia*), Blanchisseurs (*Sebbanine*), Selliers (*Serradjne*), Dinandiers (*Seffarine*), Savonniers (*Saboniyine),* Parfumeurs (*Attarine*)… Dans ce dernier métier Tlemcen[3] était déjà au moyen âge arabe réputée dans la fabrication du savon, invention arabe, à base de l'huile d'olive. Dans la hiérarchie des métiers, il y a le ''*Maâlam'' (*le patron*), les Cannaâ (*les artisans de métier*),* le *''Mataâlam'' (*l'ouvrier apprenti*).* Il y a aussi toutes les phases de préparation de la laine jusqu'au filet : lavage et triage, cardage et filage, la teinturerie et dont une partie sont des occupations familiales. C'est en effet toute une trame sociale et une hiérarchie professionnelle qui s'imposent dans ce métier. Les vieux métiers étaient porteurs de traditions mais également d'une culture et d'un art de vivre en plus du savoir-faire artisanal. Dans les ateliers, les échoppes d'artisans, la mémoire orale était la mieux conservée. Les ateliers étaient également des lieux de l'art et leur production sont les témoins du goût et de son évolution. La mémoire culturelle et artistique était là, entretenue et enrichie. Les poètes étaient présents dans la vie quotidienne d'où ce rapport intime de la poésie avec le temps, d'où également, les évolutions en matière de langue. La plupart des poètes et des musiciens y sont passés, forgeant, leur esprit et leur sensibilité. Les belles lettres et le savoir-faire dans les métiers étaient des qualités qui résultaient de la sensibilité, des délicatesses et des profondeurs de l'art.

3. Mohamed Ben Msayeb, un sens lumineux du lyrisme poétique en étroite relation avec l'Art de la ''Sana'a''.

Mohamed Ben Msayeb est un génie de la poésie, en ce sens que sa production fut intarissable, et conserve encore une charmante fraicheur de jeunesse, une grâce souveraine avec un élan et une facilité indiquant un véritable élu de la poésie. Il a une netteté d'écriture, une solidité rythmique, une grâce séduisante et une profondeur de la pensée qui le mettent au panthéon des grands producteurs algériens. Il a personnifié, dans une période où les esprits étaient aimables et faciles, la musique *Haouzi*, en poussant l'élégance et l'esprit jusqu'au génie, le génie spécial au genre qu'il cultivait. Nul ne fut plus pénétré que lui dans l'esprit de son temps et n'en donna une image musicale plus exacte. Il eut le don inexplicable des créations spontanées, ignorant les hésitations de la main. C'est une « force qui va », une puissance de création glissant sur les choses, un esprit ailé qui rend aimable tout ce qu'il effleure, et que rien n'arrête. Poète, mais aussi musicien, pratiquant la musique de son temps ; la *''Sana'a ''*, comme l'indique lui-même dans sa poésie *''Jatha l-goum'' ;* il

[3] A propos de Tlemcen, capitale des zianides au Moyen âge arabe Brosselard écrit *: ''....Les historiens les plus dignes de foi, sa population est de vingt-cinq mille familles ou environ 125.000 âmes. Elle est décorée de monuments publics importants, soixante mosquées, cinq collèges ou médersas, des bains, des fontaines, des caravansérails ; elle a une triple enceinte de remparts crénelés et des portes monumentales. Un nombre infini de casernes et de vastes réservoirs d'irrigation donnent la vie à quatorze mille jardins qui l'entourent d'une ceinture luxuriante de verdure. Cent moulins échelonnés sur la rivière Saf – saf attestent l'industrieuse activité de ses habitants. Elle tisse des étoffes de laine, de soie, de brocards d'or et d'argent ; des cuirs ouvragés rivalisent avec ceux de Fès et de Cordoue ; elle est le principal marché de tous les produits riches et précieux du Soudan. Ses relations s'étendent même aux villes maritimes les plus importantes de la méditerranée ; elle conclut des traités d'alliance et de commerce avec Gênes, Venise, Marseille, Barcelone.Hospitalière aux marchands chrétiens, elle leur ouvre ses portes, leur permet de bâtir un vaste caravansérail (El – kaïçaria), petite ville dans une grande, où résident, avec un consul chargé d'administrer leurs affaires et où ils pratiquent l'exercice de leur culture en toute liberté. Tlemcen est alors un foyer de Lumières. Dans ses académies se rencontrent des savants venus de tous les points de l'Afrique et de l'Espagne ; on y disserte et on y professe librement. Ses rois aiment les sciences, les arts et les lettres ; et ils protègent libéralement les hommes distingués qui les cultivent. Ils ont une cour frappent monnaie à leur coin ; leur palais (le Méchouar) réunit toutes les splendeurs avec toutes les élégances et toutes les mollesses de la vie orientale. Tlemcen, en un mot, est à cette époque, où le génie des nations européennes se réveille à peine de son long sommeil, une des villes les mieux policées et les plus civilisées du monde''. (Revue africaine n°14 – 3ème année – décembre 1858 /81 – 94).*

dit non sans fierté : *''Je maitrise tous les arts avec aisance, et pour tous les passionnés du spectacle de la ''Ala '', j'en détiens les règles''.* Il eut une prodigieuse énergie créatrice ainsi qu'une ferme conscience de son génie.

Il chante presque constamment ; *''Donnez-moi une cithare et une kitara pour aiguayer la nuit de ma bien-aimée…'',* et son chant est un acte de foi ; chaque variation est une reprise de sentiments : l'émotion et la pensée s y renouvellent sans rien perdre de leur spontanéité. Cette connaissance profonde des règles de l'art de la musique *''Ala '' ou ''Sana'a '',* faisant partie du patrimoine musicale appelé communément musique andalouse, et ses aptitudes d'excellent musicien, raconte l'histoire, lui ont permis de confectionner les plus belles reliques l'art musical ''Haouzi'' et de sublimes ''Zadjel'' en continuité des œuvres chantées et léguées des grands prosateurs andalous et maghrébins ; Lissan eddin Ibn Khatib, Ibn Zomrok, Ibn Khamis, Abi Djamaa, etc. Il a excellé aussi bien dans le *Hawzi* que dans le *Zadjel*. Ses œuvres continuent la belle odyssée de la chanson andalouse. De ce répertoire, nous citerons les pièces les plus connues, introduites depuis longtemps dans le corpus de la *''*Sana'a*''* ; *''Dir ya nadim kass el oqar''* (insraf sika, mezmoum), *''wahd el ghouzayal*'' (insraf/mokhles dil), *''kif el âamal ellah balani''* (insraf raml maya), *''ya qalbi khelli lhal yemchi âala halou''* (insraf ghrib, inqlab raml maya, mouel), *''zada el houbbou wajdi''* (insraf h'sin, b'taihi sika, insraf maya, mezmoum), ''harramtou bik nouâasi'' (insraf raml maya), etc. A travers ces poésies, l'héritage classique de la musique andalouse va s'enrichir de nouvelles formes d'expression, de styles nouveaux, y apportant une fraicheur. Les pièces populaires vont alors éclore puisant dans le vaste répertoire de la chanson andalouse les modes et les rythmes qui ornent son architecture.

Le *Haouzi* va alors continuer l'œuvre de l'âge précédent mais c'est un héritier révolutionnaire aimant les innovations hardies. Une poésie qui va se développer et se diversifier en se rapprochant de la vie concrète et visible et va prendre à son compte la plupart des sujets traités par les poètes de tous les temps. Elle veut peindre autant qu'émouvoir, en donnant des images saisissants, de la réalité pittoresque, de l'histoire, de la légende, du rêve. *''El qalb bat Sali'',* œuvre de joie, ayant fait le succès de tous les maitres ; *Fadéla dziria, Mâalma yamna, El Hachemi Gherrouabi, Redouane, Dali…,* en est le reflet de cette âme passionnée, d'une explosion d'allégresse jeune et un enchantement de grâce mélodique, où Ben Msab montre qu'à l'occasion, il sait avoir autant d'élégance et de délicatesse que de puissance. D'une ligne souple et gracieuse, sa poésie fait honneur à l'originalité de Ben Msayeb. Il touche tous les points sensibles de l'âme : il unit la vie de l'esprit à la vie des choses, il sait parler au cœur en même temps qu'à l'imagination, et enveloppe l'auditeur dans une sorte de réseau magique. Il était frappé par la foudre de la passion. Son art vient des profondeurs de la nature humaine où l'âme d'un artiste, faite d'humanité transposée et idéalisée, est infiniment plus riche en émotion de tout genre celle de l'homme ordinaire.

Au plan musical, il évoque, en parfait connaisseur, une partie des composantes et des instruments utilisés dans la nouba dans son œuvre, voire entre autres ; la chanson rêvant de la bien aimée ''*Man sab maa–l-m'lih lila*''. Dans cette dernière, il cite les modes et tous les instruments entrant dans la composition de l'orchestre, à son époque : luth, violon, R'bab, Kanoun, etc., mais aussi, les genres musicaux en vigueur de son temps : musique andalouse, le *Mahdjouz* existant toujours à Constantine mais qui a complètement disparu à Tlemcen. Les textes poétiques de Mohamed Ben Msayeb foisonnent de détails historiques, voire même archéologiques, ethnographiques avec également un répertoriage de quartiers et de lieux de la vieille mémoire de la cité. Dans sa chanson intitulé '' *tal el aadab biya* '' (mes

souffrances n'ont que trop duré), il évoque à titre d'exemple les vestiges anonymes d'*El kalaa* quartier où il est né et les monuments arabes avec leurs trésors artistiques que conserve depuis des siècles la ville et qui inspirent forcément la poésie. Nous apprenons alors là, la présence insoupçonnée d'un ancien palais vérifiée aujourd'hui par la présence de traces de vieux murs et d'autres vestiges.

Parmi les autres lieux notre poète énumère le village de Sidi El halloui ach-Choudi du nom de ce savant – mystique andalou du 14ième siècle, un village qui se meurt aujourd'hui d'abandon alors qu'il n'aura cessé d'exister jusqu'au XIXème siècle ; le méchouar , la cité des rois, avec sa silhouette éternelle et énumère d'autres lieux devenus anonymes comme : Tebbana ou Topkhâné désignant l'ancienne fonderie de canons sous les Turcs, Tafrata, lieu où se déroulaient les carrousels… réminiscences de son ancienne gloire. Nous rappellerons également que le nom du village de *Sidi al Halloui* situé aux portes de Tlemcen est immortalisé lui aussi par de nombreuses chansons des poètes populaires d'une longue généalogie dont Mohamed Benmsaib, Boumédiène Bensahla, Mohamed Bendebbah, etc., et plus proche de nous encore Moulay Ahmed Medeghri dit ''*Serfaqo*'', Mohamed Settouti, Ahmed Belhadj, etc.

Par d'autres aspects le *Haouzi* ce genre éponyme est aussi, une peinture vivante reflétant la vie dans la vieille cité : ses traditions d'habillement citant le caftan, la *ghlila* (gilet brodé or ou argent entièrement ouvert sur le devant) etc., ses activités artisanales : le tissage, la sellerie avec ses harnachements de luxe enfin, la broderie qui étaient la spécialité des maures venus d'Espagne. Elle est le reflet d'une époque, aujourd'hui en rupture avec la société. C'est aussi une époque éminemment troublée qui, à Tlemcen, est restée très peu étudiée et sur laquelle les historiens manquent souvent de sources d'éclairage. Dans la poésie de Mohamed Ben Msayeb, cet artisan-artiste, il y a cette authenticité du langage parlé ancien avec son parfum, ses codes, sa sensibilité et dans laquelle il puise sa culture. Il était très respecté pour son œuvre de création où l'on lit ses trajectoires. La poésie chantée de Mohamed Ben Msayeb est un univers de mots qui mémorise les senteurs, les rêves et les sentiments d'antan. Au sein de la littérature *Haouzi*, la poésie de Mohamed Ben Msayeb se distingue par ses accents sincères. Il est un bon guide moralisateur. Son œuvre musicale très inspirée, puissante et riche en émotion, s'adresse à toute l'humanité.

4. ''Rabbi qda âaliha'', le cri de détresse d'un poète meurtri mais pleinement engagé.

Les poètes faisaient partie de la société des gens de l'esprit. Mohamed Ben Msayeb a eu plus que les autres, avant lui, tels Said el Mandassi ou Ahmed Bentriki, un impact sur la société dont ils exprimaient profondément les sentiments. Dans le contexte de rivalité qui existait entre ottomans et descendants des Zianides, Mohamed Ben Msayeb était un poète engagé dans son temps. Il est le témoin d'une époque qui a très peu retenti de faits ou d'évènements culturels saillants dans l'histoire de cette vieille capitale tombée en déchéance depuis la seconde moitié du XVIe s. De sa déchéance, du temps du pouvoir des Ottomans qui ont succédé aux Zianides, le poète Mohamed Ben Msayeb, dépeint la ville sous emprise ottomane ''*comme si toute civilisation humaine, toute culture avaient fui les lieux de la vieille cité''*. Il pleurera l'antique splendeur qu'a connue sa ville natale : ''*Dieu a fait sonner, pour Tlemcen, l'heure dernière … le temps de la tristesse et du malheur est arrivé ! Ruinée et pourrie, Tlemcen meurt brisée par la tyrannie !''*. Le thème du déclin de Tlemcen est récurrent dans de nombreuses pièces de son œuvre poétique. Il a la nostalgie du passé

brillant de sa ville natale, dont il cite souvent les savants et les grands penseurs. Il considérait que l'âge d'or de Tlemcen était enterré. Il consacre plusieurs poèmes au souvenir des ottomans dont le pouvoir incitait à la soumission et la résignation.

La déchirure mêlée de mélancolie a été le thème de belles chansons d'exil écrites avec délectation dans une langue sensuelle où les couleurs et la nostalgie des amours et des lieux tiennent une grande place. La prise de Tlemcen par les turcs Baba Aroudj et Kheireddine Barberousse sonnera le glas pour cette vieille capitale. C'est alors le début d'une nouvelle ère sans doute moins fastueuse que la précédente au cours de laquelle, elle sera un foyer toujours bouillonnant rêvant de son indépendance. Les anciens palais ; « *Dar el bayda* » (La maison blanche), « *Dar erraha* » (Maison du repos), « *Dar essrour* » (Maison de la joie), « dar ennarendj » (Maison de), « *Dar Abi Fahr* » (Maison Abi Fahr), Les lieux de détente ; « *Rabouat el ouchaq* », « *El Midan* », le *Méchouar* avec son ‘’ *Dar el houkm* ‘’ ne résonneront plus que des noms de leurs nouveaux occupants : Baba Safir, Hassan Corso, Sardo, El Euldj, etc. Des chefs militaires à la tête de milices fortes de plusieurs centaines d'hommes. Une partie de la population de cette ville choisira alors d'émigrer pour se soustraire à leurs brutales algarades. Observons d'abord que Mohamed Ben Msayeb a vécu en un temps où des évènements graves devaient forcément faire impression sur son génie. Sous le siège d'un beylicat, Tlemcen était, à cette époque sous la gouvernance du Bey Hadj Osman ben Hadj Brahim[4] qui, après avoir fait endurer à la population des massacres horribles, fut remplacé, après un terrible soulèvement de la population, par Bey Youcef Massarrati[5], frère du Bey Mustapha Bechlaghem[6]. Bey Hadj Osman aurait, raconte l'agha Benaouda Mazari, dans son livre *‘’touloue sâad souôud‘’,* tué, en un seul jour plus quarante personnalités savantes et notabilité de la ville.

Mohamed Ben Msayeb fut témoin de ces scènes horribles. Il va alors composer plusieurs poésies décrivant, avec un état d'âme meurtri, la ville déchue. Révolté par la présence ottomane, dans sa poésie intitulée ‘’*Rabi qda aliha*‘’ (Dieu n'a voulu épargner pour elle (Tlemcen) le mauvais sort), Mohamed Ben Msayeb dans son lien très fort avec sa ville natale stigmatise souvent, dans ses poésies, le pouvoir de l'odjak turc à l'origine d'injustices intolérables. ‘’ *La période ottomane est venue faire ombrage à son passé* ‘’disait-il, rappelant par là son rang en tant que métropole devenue l'un des plus brillants foyers de la civilisation arabo – andalouse dans le Maghreb avec Fès, Tunis, Marrakech… Ces poésies vont caractériser une bonne partie de sa production avec un état de la pensée à un moment précis de l'histoire de l'Algérie. Il va alors composer sa célèbre poésie *‘’Rebbi qda âaliha‘’* cristallisant dans ses vers, en puisant dans ses propres angoisses, les émotions collectives de son temps. Cette poésie revêt une tonalité tout à fait singulière, dominées par des accents plaintifs, des vers consacrés à l'expression du désarroi de l'auteur ainsi, qu'à l'évocation du supplice vécu par la population tlémcenienne à ce moment précis de son histoire. L'ensemble du texte s'articule autour de l'opposition entre un « avant » idyllique et un présent « ideux » et sans espoir. Cette opposition témoigne de la violence du choc survenu. Au sein de la production Hawzi, la poésie de Ben M'saib se distingue par ses accents sincères. Il s'agit moins là de l'œuvre d'un juriste que celle d'un homme engagé

---

[4] Bey Hadj Osman ben Hadj Brahim fut désigné Bey de Tlemcen au moment où Tlemcen était le siège du Beylicat. Il fut nommé Bey d'Oranie en 1747.Mort enterré à Mascara en 1757.

[5] Bey Youssef ben Youssef ben Mohamed ben Ishak Massarrati fut désigné bey après le décès de son frère Bey Bechlaghem. Mort enterré à Tlemcen en 1735.

[6] Bey Mustapha Bechlaghem Massarrati est le premier bey d'Oran, regroupant sous sa coupe toute l'Oranie de Mazouna à Tlemcen. Il fut nommé Bey d'Oran en 1686. Mort en 1734, enterré à Mostaganem.

dans son temps, s'efforçant de rendre compte de ce qu'il voit, de ce qu'il vit et ressent. Ben M'saib exprime également à travers sa poésie la profonde nostalgie qu'il éprouve à l'égard d'un passé heureux, révolu, celui des temps des zianides. Malgré cela , loin des souffrances dont elle subira les conséquences du fait de la forte présence de la soldatesque turque , elle n'en continuera pas moins d'être une ville ouverte ,un centre intellectuel d'échanges et même de commerce ainsi que l'attestent les récits de voyageurs et les nombreux historiens dont al- Djazouli tilimsani dans son livre ''*kaabat attaïfine''* (17ième siècle), citant la présence de nombreux savants .

La décadence de Tlemcen affecta beaucoup notre poète et qui se tourna confronté à un environnement hostile, il se réfugia dans les souvenirs des jours heureux. Et c'est avec une grande maitrise, pour rendre compte de son affliction dans ce poème, l'un des thèmes majeurs de la poésie Hawzi à savoir ; la contemplation mélancolique des traces de l'enfance effacées par le vent. Les lieux qui servent de cadre aux récits et les circonstances historiques font quant à eux généralement l'objet d'une identification précise : cet ancrage référentiel confère à l'œuvre une valeur documentaire certaine, en nous renseignant sur la vie sociale et culturelle à Tlemcen. On peut citer à ce sujet plusieurs exemples de cette production qui va distinguer les poètes du gente *Haouzi* : « *Tal lâadab bya* », « *Tlemcen ya hmam* », « *Men chawki fel mrassem* », etc. Il se plaint du malheur de son temps, et cependant son âme religieuse s'épanche encore en d'admirables chants. Il faut dire aussi, que le succès de la production Haouzi réside dans le choix même des thèmes et sujets abordés relevant des connaissances générales des auditeurs. Le poète disait leurs coutumes, leurs traditions, leurs sentiments. Ainsi, sa singularité poétique n'était-elle pas dans le dit mais dans le dire, plus cette manière était inédite et personnelle, plus grande était sa part d'originalité et plus grande l'admiration qu'on lui portait. En somme, donner une image unique à un langage unique. A travers sa poésie Mohamed Ben Msayeb exprimait le groupe, il se disait en disant le groupe, en se distinguant par la voix et la parole ; il était témoin et chantre. Il va garder longtemps intacte la nostalgie de sa jeunesse à Tlemcen et du palais d'*El Kalâa* qui fut le cadre de ses plaisirs, comme en témoigne sa poésie ''*Tâal lâadab bya*'', une pièce parquée du sceau de la sincérité et du désespoir. Plus généralement, sa liberté de temps et de pensée agaçait.

5. Une poésie d'une ardeur mystique

L'œuvre religieuse de Mohamed Ben M'saib est aussi riche et variée que son œuvre profane. Elle a autant de valeur que son œuvre profane. Ses principales compositions religieuses sont : *''Hakda rad w qadar yal moumnin'', ''Mahanti qouat'', ''yal meddah'', ''Tae w la sab djenah'', ''Yal ghouti fekni mel âar'', ''Nar el hwa lahbet lhib'', ''Ya ahl el hwa rouht mselem'', ''Men chawki fel mrassem''* dont il faut louer la délicatesse et la distinction. Après avoir donné des formes si nombreuses à l'expression de la joie, depuis le badinage jusqu'au chant de triomphe le plus noble, Ben Msayeb était loin d'avoir épuisé les ressources de son génie. A la reprise de son sujet favori, il va donc ajouter une sorte de philosophie au sujet de la joie, élargissant jusqu'à l'infini, et l'enrichissant à la fois d'un acte d'amour adressé à la vie et d'une méditation tournée vers Dieu.

'' Hadjet bel fekr chouaki '', d'un raffinement extrême et inoui, va incarner toute cette philosophie, autant dire une expérience si particulière dans l'œuvre de Mohamed Ben Msayeb. Œuvre de méditation, elle est la plus connue de ses œuvres religieuses et une des plus appréciées. Elle a pareilles pour la beauté, mais nulle part on ne pourrait mieux observer la puissance de ce génie poétique et musical, intellectuel et profondément

expressif, ouvrant à l'imagination étonnée ''l'empire du colossal et de l'immense'' (Holfman). Il aborde les mots au sens profond, il va à la quête de ce que l'on peut trouver derrière l'apparence des termes, leur sens caché ; il y va et y trouve un monde merveilleux où l'âme se libère de ses attachements terrestres. Une œuvre qui va marquer sa triple attache avec les instincts fondamentaux du cœur humain, avec le sentiment de la nature, avec la foi. Il s'agit d'une nouvelle inspiration sentimentale sur le bonheur, sur la création de Dieu, et cette philosophie de la joie. Cette pensée nouvelle, qui va d'ailleurs le distinguer des autres, est un acte psychologique où la passion a une part aussi grande que la raison pure.

Cette forme d'écriture s'inspire des *Zadjal* mystiques notamment ceux de Sidi Boumédiène et Echoustrouri. Elle est l'œuvre d'un grand penseur et un grand passionné. Il était surchargé d'un intellectualisme lyrique, mystique, philosophique. Dans ses compositions religieuses il apparait comme un classique du genre noble, ayant une maitrise incontestable de poète à la fois savant, éclectique, inspiré, et dont le style est parfois éclairé d'une lueur romantique. « *Laqi ya rebbi laqi* », ainsi désignée par les amateurs de l'art musical *Haouzi*, nous révèle le fond de mysticisme qui existait chez Ben Msayeb ; toute la beauté de la musique, toutes les trouvailles les plus curieuses, sont réservées aux vieux-croyants : ce sont ses espoirs déçus sans cesse, qui trouvent dans la musique l'expression la plus magnifique. Une composition que rien n'égale, d'une audacieuse et harmonieuse beauté, poésie et musique unique aussi bien par la valeur et l'élévation des idées que par la perfection esthétique et la nouveauté très personnelle de l'architecture ; elle est l'expression soufie dans toute sa pureté, la contemplation, l'extase mystique. Il a su atteindre aux plus mystérieuses profondeurs de la méditation musulmane.

Mohamed Ben Msayeb a donné tant de puissance à l'expression de l'idée religieuse et crée autour de l'action une telle atmosphère de recueillement, de piété profonde et mystique, que l'œuvre s'impose au respect comme le spectacle d'un culte réel. Il y met une forme de passion, grâce au privilège de son art, mélangée à un sentiment du divin, élevée, par-dessus les dogmes, à une sereine et enveloppante universalité. Au mysticisme et à sa chère idée de la rédemption par la piété, il rattache le naturalisme où sa musique aime tant à se mouvoir et atteint de si heureux effets poétiques à l'instar de son testament, arrivé à la fin de sa carrière ; « *El horm ya rssoul ellah* ». Toute l'âme sereine et repentie de Ben Msayeb est dans cette poésie à la fois simple et d'un sentiment profond. En écrivant cette immortelle œuvre, que lui seul pouvait écrire, Ben M'saib semble être tourné vers un état d'âme analogue à celui qui lui inspira la poésie intitulée ''*Ya l wahdani*''. Il nous livre l'impression d'une semblable libération des attaches terrestres. Cheikh Abdelkrim Dali va exprimer l'éblouissante vision formulée en mélodie et en accords sublimes de ce joli mdih. « *Yal wahdani* », morceau d'une grande force expressive, est une autre poésie qui parle au cœur autant qu'à l'imagination et réalise peut être la meilleure image du paradis tel que l'homme peut la concevoir en dehors des dogmes. Elle a cette plénitude de sentiment et cette langueur qui font aimer les œuvres profondément expressives. Il marie dans cette poésie, dans une synthèse sublime, les angoisses de la terre et les extases du ciel. Une véritable marche au

pays des rêves, d'une envolée toute mystique. On sent que Ben Msayeb, en écrivant cette poésie, fut encore plus impressionné par l'idée de l' « au de là ». Une fois de plus, il soulève un coin du voile qui cache les horizons « inédits », une force irrésistible nous entraine loin des régions terrestres ; un autre monde nous apparait, des sentiments inconnus nous pénètrent.

C'est alors une étape poétique nouvelle qui s'amorce pour lui, celle portant le message du ''Retour *à Dieu* ''. Son écriture enfle de spiritualité. Il dévoile ses défauts et en appelle au Très haut pour purifier son âme et son cœur. Sa musique épurée par la pensée religieuses donnera ''*El hourm ya rassoul Allah''*, un chef d'œuvre du maître, une chanson dans laquelle il se repent de son passif de pêchés et qu'il adresse à tous les pêcheurs, priant Dieu de lui faire miséricorde. Dans ce chant où il se dévoile à Dieu avec un cœur lavé de toute vanité. En se réconciliant avec le Créateur, il nourrit un fol espoir d'être pardonné de ces péchés, des souillures qui ont jalonné sa vie en ce bas monde. ''Yah ellah ghit el malhouf'' est un autre poncif de cette production appelant Dieu, quittant le monde des sons et des mots pour un monde plus sobre celui de l'âme et des cœurs. Cette poésie a été écrite par l'auteur au moment de sa retraite au tombeau de Sidi Abdellah à *Ain el Houtz*. Il était à ce moment en fuite pourchassé par l'Odjak qui lui reprochait sa liberté et ses critiques à l'égard du pouvoir turc. Cette retraite est le début d'un exil de quelques années du poète à Fès puis à Meknès (Maroc). Ce magnifique chant est à la fois point de rupture et début de son engagement dans la voie soufie (*Tariqâ*) admis ensuite à un degré élevé de la contemplation.

Dans sa célèbre poésie intitulée '' *ya ah Allah ghitou le malhouf* '' (Ô gens d'Allah sauvés l'affamé), le poète populaire Mohamed Ben Msayeb fait œuvre d'hagiographe pour citer les noms des grands savants de sa ville natale qui passaient dans la légende pour des saints. Il évoquera une dizaine de savants qui ont fait la réputation de cette vieille cité dont Cheikh Mohamed Benyoussef Sanoussi (XIV^{ème} siècle) auteur de la grande œuvre sur l'Unicité de Dieu ou al Akida, Abdelkrim al Maghili (XV^{ème} siècle) savant ayant porté la foi musulmane à Kano en pays haoussa où sera érigée la première université islamique africaine, etc. Il a sans doute appartenu au cercle des frères initiés (*Ikhouans)* du ''Dikr'' (remémoration du nom de Dieu) de la tradition de la grande ''*Tariqâ Qâdiriya*'' qui a particulièrement empreint du sceau de ses enseignements, le soufisme en Algérie et dans le Maghreb. Chez Ben Msayeb, il y a cette capacité particulière à manier la langue parlée, dans le panégyrique. Ses poésies du genre ''*Medh''* ou panégyrique ont une signification très symbolique, rappelant la geste du Prophète, ou des épisodes importants marquant l'avènement de l'Islam et ses grands hommes, dans l'histoire en Algérie et à travers le monde musulman. Sur le thème de la religion ce grand poète s'est exprimé avec une originalité digne.

Liberté, jactance et lamentation sont les principaux ressorts de cette veine poétique. Il avait une sensibilité andalouse et un souci pour Tlemcen. Il faut imaginer ces belles poésies chantées par leurs compositeurs, comme l'a si bien dit le romancier égyptien El Djahid : « *la poésie est plus belle lorsqu'elle est issue de la bouche de celui qui l'a composée* ». Son pèlerinage à la Mekke est une date importante dans le cheminement de sa production

poétique et de son parcours mystique. Il mit fin à sa production de poésie dite profane qui nous fait vivre ses tranches de vie avec une expansivité chaleureuse. Dans sa poésie raconte en de jolis exercices de langages, la vie brisée d'un homme qui cherche à se reconstruire, voire ''*Yal wahdani*''. Sa poésie est en effet variée dans ses dimensions littéraire, historique et religieuse irradie la conscience du temps. Les poètes comme les savants faisaient partie de l'élite respectée de la cité. Le souvenir du poète Ben Msayeb est demeuré, malgré les siècles passés, vivant dans la mémoire populaire, jusqu'à nos jours. Le ''*Medh''* ou panégyrique avec des poésies, d'expression populaire, de longueur très inégales, se rapportant à la foi et à la morale religieuses occupe une place importante dans la production de ce maître de l'art populaire. Les poèmes à caractère dévotionnel marquent ainsi la dernière étape de sa vie consacrée entièrement au mysticisme (*Tassawwuf*). L'auteur – compositeur de ''*mal habibi malou*'' n'avait comme arme que son éloquence pour se défendre contre ses détracteurs. Il composa son chef d'œuvre ''*Ya ahl Allah ghitou el malhouf*'' (Ô gens d'Allah sauvez le traqué) un poème d'une puissante intensité mystique et spirituelle qui va l'inscrire dans la voix initiatique ou la *tarika*.

6. Conclusion :

Mohamed Ben Msayeb est évocateur du nom d'un des plus grands poètes populaires en Algérie. Il est au panthéon des grands noms de la littérature populaire qui, au Maghreb ont laissé des œuvres de génie en matière de langue et de poésie à l'instar des poètes précurseurs en Algérie *Said al-Mandassi* et son disciple au *Maroc Mesmoudi* et d'autres dont la liste est très longue, jusqu'au XX^{ème} siècle. Il est un moment de beauté et d'éducation de la vieille tradition humaniste qui favorisait l'art et le respect des artistes dans la vieille cité des *Zianides* dont la société a cultivé longtemps la tolérance, les ornements enfin, les bienfaits de la civilisation. Partout, à l'époque ont prisait les recueils des poètes et on citait leurs sentences .On utilisait leurs images et leurs formules. Le *Haouzi* cet épisode important de l'histoire de la chanson en Algérie est un vécu et un art de vivre qui a profondément marqué de son temps la société.

Dans la poésie *Haouzi* de Mohamed Ben Msayeb on est étonné de cet heureux concours du sentiment, de la pensée et de la technique, de la pénétration avec laquelle il aborde un sujet, de la puissance qu'il donne au verbe. C'est une œuvre de maturité où le poète a consigné le résultat des réflexions de toute sa vie. Il est extrêmement savant dans son art. Tout est neuf, personnel, de cette originalité profonde qui décourage l'imitation. Sa poésie est un microcosme où l'on voit à plein le maitre, sa grâce, la profondeur de ses sentiments, l'audace et l'indépendance de sa pensée, son romantisme commerçant, l'évolution et l'éblouissante variété de son art. Si, en vertu des inévitables contrastes de la composition, quelques œuvres sont d'un accent plus profond, ou si une ombre de mélancolie semble passer sur elles, c'est que la jeunesse la plus aine et la plus enjouée a ses moments de rêverie. L'imagination poétique a d'ailleurs des ressources très souples pour varier ses yeux. Les œuvres de Mohamed Ben Msayeb sont de belles et magistrales compositions d'une poésie toute romantique, témoignant d'une grande indépendance de pensée. Ses productions artistiques sont admirables par la noblesse et la fougue du style, par la passion qui anime et soutient tout le discours en lui donnant l'allure très romantique, par la puissance et la netteté de la pensée personnelle. .

En 1766, mourut le poète-musicien dont l'œuvre fait honneur à l'histoire de l'esprit humain. Dans ses poésies s'expriment les formes les plus variées de la pensée : la fougue impérative et hautaine, le recueillement religieux, les aspirations mystiques de l'âme, la tendresse, et,

pour tout résumer d'un mot ; la poésie ! Ses poésies sont des pages de premier ordre où brillent la vive imagination du compositeur, sa nature primesautière, son originalité mélodique et rythmique, son adresse dans le traitement de l'harmonie et sa haute valeur de coloriste. A ses vers précieux, il a superposé une musique plus précieuse encore ; la verve mélodique et primesautière y apparait sans doute, et la dextérité harmonique en est prodigieuse. Il emploie des dissonances osées pour traduire des images gracieuses et douces. Son exil à Meknès (Maroc) sous le règne du roi alaouite Moulay Ismaïl (1672 – 1727), ses déboires avec l'odjak, ses amours, son repentir, sa fin de vie dans la voie du soufisme (*Târiqa*) l'ont auréolé d'un véritable mythe d'où la légende de ''*Ben Msayeb hadar el - ghâïb*'' (*Seigneur Ben Msayeb fait venir l'absent)*. Le poète Mohamed Ben Msayeb a marqué par son œuvre, le passé littéraire et musical de Tlemcen. Celle-ci qui traduit globalement le tempérament des habitants de l'époque, leurs sentiments, leur douceur de vivre, leur humanisme. L'auteur de ''*Zoura ya achqin zoura''*, fut un grand poète à imagination féconde. Il est enterré au cimetière de *Aïn Ouanzouta*, dans le voisinage immédiat du célèbre théologien Cheikh Benyoussef Sanoussi[7](XIV^{e}s), auteur de la monumentale œuvre sur le ''*Tawhid*'' ou unicité de Dieu, un lieu parsemé de tombes de personnalités prestigieuses, à proximité d'autres personnalités savantes de la culture et de la science. Non loin se trouve également la tombe du grand poète-musicien, Boumédiène Bensahla et de son père le *Faqih*-prédicateur Mohamed, tous les trois auteurs majeurs de la littérature populaire. Son œuvre est un monde qu'il est impossible de décrire en détail. On a entrepris de dresser le catalogue de ses ouvrages, mais on est loin de connaître tout ce qui est parti de sa main. On a estimé son œuvre à plus de 1000 poésies. Avec son extraordinaire fécondité il apparait, dans l'histoire musicale de notre pays, comme certains végétaux géants dans la nature.

7. Liste Bibliographique:

- Abderrahmane Ibn Khaldoun (2001), Histoire des Berbères, vol 3, traduction de William Mac-Guckin de Slane, Berti Editions, Alger,
- El Hassar Bénali (2003), Tlemcen cité des grands maîtres de la musique arabo-andalouse, DALIMEN, Alger,
- El hassar Abdelkader Salim (2024), Exhalaison des fleurs d'Eden, Kounouz, Tlemcen,
- Mohamed Bekhoucha (1939), kitâb el–hobb oual mahboub, Tlemcen,
- Abderrahmane Mahdjoub (1954), *Ibn Amsaïb, poète et saint,* bulletin, '*'Les amis du vieux Tlemcen*'', Tlemcen,

[7] *CheikhMohamed Benyoussef Ben Amer Ben Choaïb Es – Sanoussi naquit à Tlemcen, l'année 830 de l'hégire (1426-27) de l'Hégire sous le règne du roi abdelouadite Moulay Abou Abdellah Ibn Abou Tachfin. Il fut versé dans toutes les branches des sciences humaines et religieuses : philosophie, mathématiques, astronomie, théologie, jurisprudence… On connaît du Cheikh Es-Sanoussi une quarantaine d'ouvrages dont une grande partie réservée aux matières religieuses sur l'unité (tawhid), au soufisme, à la médecine (commentaire sur le traité d'Avicenne), à l'astronomie (commentaire d'un poème sur l'astrolabe), aux mathématiques (commentaire des Prolégomènes de l'algèbre d'Ibn Yasmin)…''Le tawhid'' de Cheikh Benyoussef Es-Sanoussi est une œuvre colossale étudiée jusqu'à ces dernières années dans les universités musulmanes. Il est considéré comme un ''moudjadid''(Rénovateur) de l'Islam de la fin du moyen âge arabe.*